


Confidences à Allah,
véritable succès
pour le Chêne noir



DANS LE VAUCLUSE, LE SPECTACLE MARCHE TOUJOURS SUR UN FIL

Carina Istre

À Avignon, à Orange et dans le Luberon, le spectacle fait figure de moteur de l'économie. Le public est bien là. Pourtant, sur fond de crise, théâtres et festivals jouent sans cesse les funambules en équilibre financier instable.

1 51 000 spectateurs l'été dernier dans le festival In, environ 1,2 million dans le Off, des théâtres actifs même en hiver, un opéra habitué aux salles comblées. À Avignon, depuis Vilar, la ville pavoise sous le signe du spectacle, vraie spécialité locale. Mais au-delà de l'aire avignonnaise, la Scène nationale de Cavaillon et l'Auditorium du Thor, entre autres lieux excentrés, drainent le public du Vaucluse et des Bouches-du-Rhône. Quand vient l'été, 30 000 personnes au bas mot se pressent sur les gradins du théâtre antique d'Orange pour les Chorégies. En Luberon, une myriade de petits festivals entrent en scène. Le public est là. L'argent aussi, même s'il est difficile de quantifier ce secteur en termes d'emplois, d'attrait touristique, ou d'activité commerciale. 23 M€ pour le seul festival d'Avignon, estime-t-on. Supprimez-le, comme ce fut le cas en 2003, et c'est un sinistre économique. Pour autant, cette manne repose sur des bases fragiles, surtout en ces temps de budgets en peaux de chagrin. Une subvention qui disparaît, une météo capricieuse, une programmation un tantinet décevante, et le bel édifice s'écroule. Le spectacle, expliquent les pros du théâtre, n'est pas un business comme les autres. "On fait tout sauf des produits. Le pire serait d'engager des projets en espérant qu'ils soient rentables", résume Serge Barbuscia, au théâtre du Balcon, l'une des scènes conventionnées d'Avignon. "Je ne cherche pas le spectacle qui fait recette", renchérit Alain Timar, metteur en scène et patron du théâtre des Halles. La viabilité économique sera donnée en

plus, si la réussite artistique est là. "Comment ça tient ? On est habitué à jeûner", sourit Barbuscia, au théâtre du Balcon.

Passer par Paris ou Hong-Kong

"Je fais tout moi-même, décors, lumière, mise en scène", explique Gélas, fondateur du Chêne noir. "J'ai une toute petite équipe, les techniciens coupent les tickets à l'entrée, tout le monde met la main à la pâte". D'autant que cette année, le Chêne a encaissé un sacré coup de hache dans ses subventions. "35 000 € de moins de la part de la Drac, décision annoncée en mars quand tout est déjà engagé, c'est une catastrophe". Paradoxalement, ce lieu symbole d'Avignon vit grâce... à ses succès parisiens ou luxembourgeois. "Ce qui nous sauve, ce sont les tournées. Plus de 250 représentations pour *Guantanamo*. Et là, on vient de passer la barre des 300 représentations pour *Confidences à Allah, qui joue depuis cinq mois et demi à Paris*". Autre planche de salut : une politique de co-production solidement établie avec le Luxembourg, avec pas moins de 150 000 à 200 000 € à la clé



pour une création. Revers de la médaille : le spectacle est créé là-bas, Avignon perd la priorité et un peu de son prestige. Aux Halles aussi, la viabilité passe par l'étranger : "Le jour où Nina Simone a cessé de chanter", création maison, aborde sa 200^e représentation en Europe. Timar, lui, est invité comme metteur en scène à Séoul, Hong Kong, et au Japon...

10 000 places en moins au festival d'Avignon

"L'époque est tendue question aides publiques. Alors, osez devenir Chorège" : tel est l'appel de la Scène nationale de Cavaillon, qui propose à ses partenaires de réactiver la tradition du mécénat. Avec 2% d'aides publiques en plus, le Festival d'Avignon fait figure de privilégié. "2% cela ne ►

LE PUBLIC EN CHIFFRES

Opéra d'Avignon :

85 000 spectateurs

Chêne noir :

50 000 spectateurs

Auditorium du Thor :

30 000 spectateurs

Théâtre des Halles :

25 000 spectateurs

Festival d'Avignon In :

150 000 spectateurs

Festival Avignon Off :

1,2 M de spectateurs,
plus de 700 lieux.

Chorégies d'Orange :

35 000 spectateurs

COMBIEN ÇA COÛTE

Les braves, la magie des décors et des voix, tout cela a un coût, généralement pas compensé par les recettes propres. "Au Chêne, j'ai 300 places. Ma recette maximum pour une soirée est de 3500 à 4000 €. Or, pour accueillir le moindre spectacle, il faut au moins 5000 €. En accueil, je ne gagne rien", résume Gérard Gélas. Encore les copains de la bande à Gélas, les Auteuil, Arditi, Santini et autres,

acceptent-ils de jouer ici à prix d'amis. "Rien à voir avec certaines stars de la scène qui se font payer 4000 € par soir à Paris". C'est une toute autre logique pour les créations, où rentabilité rime avec tournées. Changement d'échelle : les Chorégies d'Orange 2010 montent Tosca avec un budget de 2 M€, dont 11% paieront l'équipe de réalisation, 27% iront aux solistes, des pointures dont Roberto Alagna, 23% à la

production (décors, costumes...), 25% à l'orchestre et aux chœurs. Pour l'autre opéra au programme, Mireille, le budget sera de 900 000 €, dont 14% pour les réalisateurs, 15% pour les solistes, moins connus que ceux de Tosca, 25% à la production, et 29% à l'orchestre et aux chœurs. Des investissements à la mesure de l'événement, qui compte à 82% sur l'autofinancement pour équilibrer son budget. ■



Babel Taxi, création d'Alain Timar, au Théâtre des Halles

“Ce qu'on vient chercher à Avignon, c'est, plus que la tête d'affiche, la création, l'inattendu, la chose rare voire le scandale, qui font le grand frisson du spectateur”

► *suffit pas à compenser la hausse des coûts”, constate Hortense Archambault, co-directrice. “Pour chaque spectacle, il faut chercher des financements extérieurs, coproductions, mécénat, tournées, et c'est de plus en plus difficile car les partenaires comme les grands théâtres réduisent leurs activités. Contrairement à ce que l'on croit, multiplier les places à la vente nous fait perdre de l'argent. Le prix du billet, maintenu à un niveau accessible, ne suffit pas à compenser le coût d'un spectacle. C'est pourquoi cet été nous allons réduire de 10000 le nombre de places proposées. Nous n'ouvrirons pas la carrière de Boulbon”. Le “Off”, lui, reste le lieu de tous les possibles, de tous les dangers aussi, surtout pour les petites compagnies qui viennent miser leur chance, espérant décrocher les tournées qui les feront vivre en louant une heure une salle à prix d'or. Certaines plient bagages avant la fin du festival pour limiter la casse.*

Être raisonnable

Le prix du risque, certains lieux permanents ont dû le payer aussi. Parfois, il n'y a pas d'autre solution que de mettre la clé sous la porte, comme l'a fait en l'an 2000 André Morel, fondateur de l'ex-théâtre du Bélier. “Nous avons subi un changement de bail peu avantageux. Par ailleurs, nous étions fragiles, nous avions

mené ce théâtre à bout de bras pendant dix ans sans subventions. En plus, nous faisons du théâtre de réflexion, et pas du théâtre un peu gras pour hordes hystériques”, explique avec sa truculence habituelle le metteur en scène qui anime aujourd'hui une compagnie sans lieu. Dans un autre genre, le festival de jazz de Vaison, en dépit de têtes d'affiche comme Manu Di Bango, a dû plier bagages l'été dernier. “Nous n'avons pas été soutenus. Sans subvention sérieuse, un tel festival ne peut survivre”, explique une ex-membre de l'équipe. Ailleurs, en Luberon, les Musicales viennent de fêter sans encombre leurs vingt ans d'existence. Avec 200 000€ de budget, ce petit festival accueille chaque année des pointures du baroque, dont cet été le Deller Consort. “Il faut être raisonnable”, confie le président Patrick Canac. “Avec la crise, on sait qu'on ne peut pas demander trop aux collectivités, et on a du mal à élargir nos ressources privées.” Les clés de la longévité? “D'abord, l'assise locale et le bénévolat. Nous sommes une association de 200 membres. Ensuite, un programme de très haut niveau. Enfin, savoir gérer”, explique ce mélomane par ailleurs chef d'entreprise qui a réussi la quadrature du cercle en matière de spectacle vivant: concilier la passion artistique et les méthodes, du business. ■

Les têtes d'affiche ne font pas tout

Qu'est-ce qui fait courir les spectateurs ? Les têtes d'affiche ne font pas tout. C'est la grande leçon d'une enquête menée en 2008 par les Chorégies. Leçon de modestie pour les stars du lyrique : la notoriété des interprètes n'intervient que pour 11,6% dans le choix du spectacle, contre 17,5% pour l'œuvre et 16,2% pour le site. Certes, un Canteloup fait à coup sûr salle comble au Thor. Au festival d'Avignon, une Jeanne Moreau draine les foules vers la carrière de Boulbon. Un Lucchini, un Galabru ou un Caubère font figure cette saison de valeurs sûres à l'affiche de l'Opéra. Encore faut-il garder à l'esprit qu'un succès parisien ne se duplique pas forcément en Provence. Et vice-versa, même si cela arrive parfois. Avec la jeune Alice Belaïdi, l'une des jeunes pousses du Chêne noir, “Confidences à Allah”, d'abord plébiscité à Avignon, fait un succès à Paris. Gao Xingjian, devenu prix Nobel dix ans après, a d'abord été monté au théâtre des Halles par Alain Timar. Car ce qu'on vient chercher à Avignon, c'est, plus que la tête d'affiche, la création, l'inattendu, la chose rare voire le scandale, qui font le grand frisson du spectateur. ■

RAYMOND DUFFAUT, HOMME-ORCHESTRE

Dans le paysage artistique vauclusien, il est incontournable. "35 ans à l'opéra, 28 ans aux Chorégies, et 25 ans à l'auditorium du Thor !", annonce-t-il avec un brin de fierté, voire de défi.

Depuis son bureau perché de l'opéra d'Avignon, rien de ce qui se répète sur scène, quelques étages plus bas, ne lui échappe. Tout est retransmis en fond sonore. Homme-orchestre, Raymond Duffaut répond aux questions avec vivacité, tout en guettant d'une oreille les trilles d'une soprano. S'il connaît tout des ficelles du métier, il sait aussi jouer sur plusieurs registres : les tournées grand public accueillies au Thor ont peu de points communs avec la programmation pointue de l'opéra ou encore la création, chaque été, d'un festival lyrique à grande échelle où tout se joue en une poignée de dates.

Comment les lieux dont vous avez la responsabilité traversent-ils ces temps de crise ?

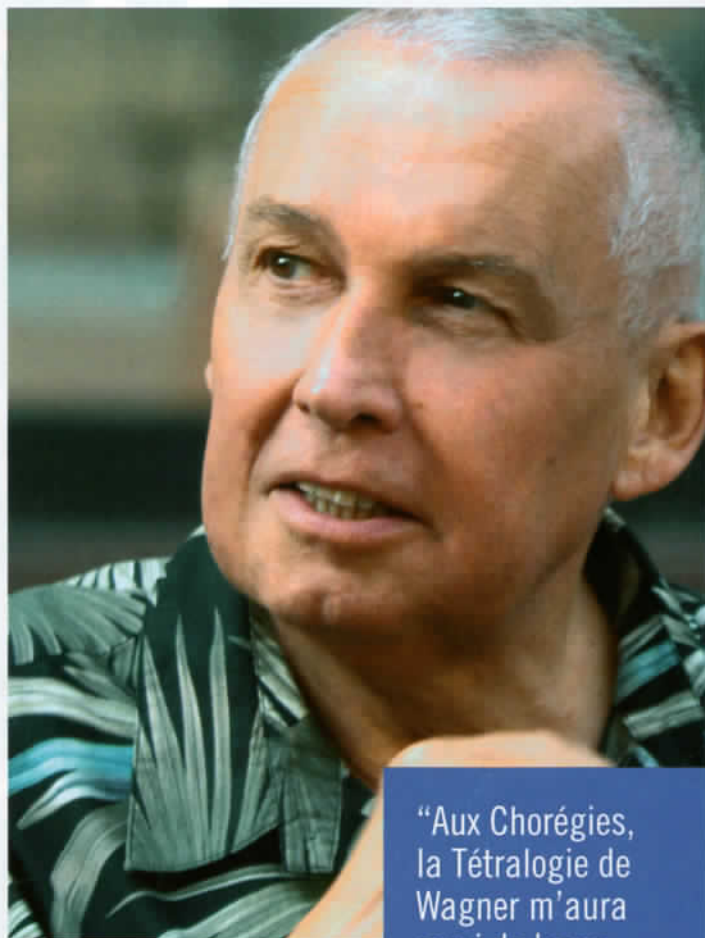
Raymond Duffaut : La crise ne se traduit pas par des restrictions de dépenses chez les spectateurs. En revanche, on sent une évolution dans les comportements. Le public attend le dernier moment avant de réserver. Les spectacles qui doivent bien marcher marchent mieux encore. Les spectacles plus difficiles ont tendance à marcher encore moins bien. Les gens prennent moins de risques. Pour Tosca aux Chorégies, on a déjà battu des records de réservation, alors que Mireille, moins connu, a démarré moins fort que ce qu'on espérait.

Quelle est alors la part du risque ?

R.D. : Aux Chorégies, nous tablons essentiellement sur nos recettes propres, dont l'essentiel vient de la billetterie. Je ne peux pas prendre de risque. J'ai un budget précis : 4,2 M€, à ne pas dépasser. Pour chaque opéra, on part sur un budget prévisionnel. La production doit s'adapter. Et si on s'aperçoit que ça n'entre pas dans les clous parce que, par exemple, le décor va s'avérer trop coûteux, on change le projet artistique. En cas de déficit, on s'est toujours engagés à résorber nous-mêmes. C'est ce qui est arrivé en 2008, on a étalé sur trois ans. Quant au choix des œuvres, la Tétralogie de Wagner m'aura servi de leçon. Avec 20 000 spectateurs en tout sur quatre soirées, ce fut une catastrophe du point de vue financier. À Orange, il faut s'en tenir aux ouvrages populaires.

Comment composez-vous une saison artistique ?

R.D. : On sait ce qui doit marcher, et ce qui n'est pas gagné d'avance mais qu'il est bien de faire, on équilibre. Parfois il y a des surprises, bonnes ou mauvaises. Cette année à l'Opéra, "*Marius et Fanny*" a déçu. En revanche, la nouvelle production de la Cenerentola fait un tabac aux réservations, on ne s'y attendait pas. Et puis, il y a des artistes exceptionnels que je programme à l'Opéra à des prix acces-



sibles, comme Patricia Ciofi, parce qu'ils savent qu'aux Chorégies je peux leur offrir un cachet plus important. Au Thor, c'est autre chose. Une salle d'accueil sortie de terre en milieu rural, un public qu'il faut faire venir, en multipliant les propositions, de la danse, du théâtre, du comique. Ce n'est pas facile. ■

"Aux Chorégies, la Tétralogie de Wagner m'aura servi de leçon. Avec 20 000 spectateurs en quatre soirées, ce fut un désastre financier"